

Il fait sombre

Gilles Archambault

Numéro 44, printemps 1990

L'humour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16207ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, G. (1990). Il fait sombre. *Moebius*, (44), 9–12.

IL FAIT SOMBRE

Gilles Archambault

Plus on est de fous plus on rit. C'est du moins ce que l'on prétend depuis toujours. Au Québec, les Indigènes pourtant menacés par la dénatalité se moquent de tout. Ils ne prennent plus rien au sérieux. Même pas ce qu'ils sont. Faudrait-il en déduire que nous ne sommes pas encore au point de disparaître comme peuple puisque le rire semble être depuis quelques années notre plus grande forme d'expression? Le nombre des fous n'est pas encore inquiétant.

Je ne sais trop comment expliquer cet état de chose. Ayant tendance à me tenir loin des grands rassemblements, je ne suis rejoint que par les rumeurs du phénomène. La publicité m'atteint quoi que j'en aie. J'ai l'impression d'être envahi par le jeu de mots, la contrepètrie. Ce qui pouvait être amusant devient par l'abus qu'on en fait un fardeau supplémentaire. Je ne ris pas quand on m'invite à acheter un jeans en parlant du *Paire Noël*. Même si je ne savais pas qu'en français on ne parle jamais d'une «paire» de jeans. Il y a belle lurette que la publicité me fait l'effet d'une usine à mots dévalués. Quand on s'appelle Raymond Devos, on joue avec le langage. On peut se permettre les calembours quand on sait s'en servir autrement que d'une façon banale.

On me dit parfois que certaines de mes proses ne sont pas exemptes d'humour. Je n'en suis pas peu fier. Il m'arrive (pourquoi ne pas l'avouer?) de n'être pas mécontent d'une chronique visitée par une vision amusée de la vie. Mon contentement est de courte durée. Vient toujours une période de doute. Si au moins je savais à coup sûr, comme Alexandre Vialatte, manier culture et sentiments, invention et dérision. Je parais donc tout disposé à admettre l'humour dans ma vie. Mais pas n'importe lequel et pas à jets continus. Je ne crois vraiment pas que la vie soit une aventure «juste pour rire». Bien au contraire.

Ce qui me gêne dans le déferlement de bonne humeur qui assaille notre bon peuple, c'est son côté factice. Se moquant de tout, on en vient à ne se moquer de rien. Si tout est risible, si on ne voit plus que le côté risible des choses on ne fait plus appel qu'à sa propre insignifiance. Il y a des attitudes tellement réductrices qu'elles avilissent à coup sûr ceux qui les adoptent et ceux qui les applaudissent.

Je suis parvenu au milieu de ma cinquantaine. La vie me paraît tout aussi inquiétante, et merveilleuse à la fois, que lorsque j'avais vingt ans. Il est évident qu'il n'y a rien à comprendre à cette aventure existentielle à laquelle on m'a convié sans me demander mon avis. C'est le mystère de l'inexplicable qui m'enveloppe de plus en plus. Atterré, j'ai recours à des échappatoires. Les années qui s'accumulent m'auront au moins appris à ne pas me désespérer de mon désespoir. Plutôt que de déplorer l'inéluctable, je tente d'en sourire. Bien légèrement. Quand la chose est possible.

Je crois donc pouvoir avancer que je me passerais volontiers de cette caricature de l'humour dont nous faisons notre peuple quotidien. On nous assaille de toutes parts.

La publicité prend le relais du music-hall. Pour vendre un produit, elle a recours à toute une panoplie de gadgets. La parodie et la dérision systématisée y trouvent leur expression. Quelle est la charge de dénonciation d'un humour récupéré par les multinationales? C'est de cynisme qu'il faut alors parler. Il me semble que le Québec post-référendaire n'a plus beaucoup de dignité.

Le castigat ridendo mores de la comédie ne signifie rien s'il n'insiste pas sur la possibilité de changer la société qu'il

dépeint. Délaissons la publicité dont le rôle est essentiellement artificiel pour parler des amuseurs. On a l'impression qu'il en naît un toutes les semaines au Québec. Je ne connais ces monologuistes que par la télévision. Il ne me viendrait jamais à l'esprit d'aller les entendre en salle. Trop souvent, c'est leur complaisance qui me frappe. Ils sont tout naturellement vulgaires. Je ne fais pas allusion à quelques libertés de langage. Elles sont normales en pareille situation. Que l'on décortique les mots, comme Sol par exemple, tant mieux. L'esprit n'en sort que plus vivifié. La tritese d'une médiocrité étalée sans vergogne et avec une constante complaisance m'est toutefois insupportable. On ne dénonce rien, on se complaît au contraire dans une nullité qu'on ne veut pas mettre en péril. Le degré premier de la farce épaisse est rarement dépassé.

Il semble admis qu'on ne peut faire rire au Québec en 1990 qu'en ayant une pratique primaire du langage. On ne dépasse rarement le niveau du pipi-caca. Des centaines et des centaines de millions consacrés à l'éducation depuis 1960 n'ont rien changé à ce chapitre. Qu'on soit ou non passé par l'université, on supporte qu'un monologuiste s'exprime comme un illettré. Il convient que le monsieur dise «moé», qu'il jure, qu'il nous invite à l'accompagner à la salle de bain. La dame nous parlera de sa toilette intime, invoquera les gestes de l'amour avec une délicatesse de tenancière de maison close. Et le public rit. Plus masochiste que ça, tu meurs! Pour atteindre au paroxysme du succès, il suffira au clown de service d'ajouter quelques phrases sur les «maudits français», qui bien sûr sont tous prétentieux, âpres au gain et ne s'expriment jamais qu'avec la bouche en cul de poule. Puisqu'on est entre nous, pourquoi se restreindre? Ne quittons pas la cuisine, nous y sommes si bien.

S'il est tout à fait admissible qu'on se moque en pareil contexte des vedettes de la chanson, de la politique ou du sport, il est moins supportable qu'on trouve plaisir à s'humilier soi-même comme peuple. Quand on donne aux autres cette image de soi, quand la télévision (qui veut faire rire) nous entraîne si bas, c'est qu'on se trouve fort bien comme on est. Le rire est gras en pareilles circonstances, il traduit

le contentement de soi. Pourquoi changer? Moquons-nous de nos faiblesses sans volonté de changement.

Reprenons l'exemple de la langue. Quelle carrière aurait ici un humoriste audacieux qui se gausserait avec finesse de certaines de nos habitudes langagières? Je n'ai pas en tête un quelconque émissaire de l'Office de la Langue Française, un imbuvable retour de Paris, mais un artiste intelligent, dont la finesse d'esprit serait l'atout principal. Je craindrais fort que son parcours ne fût bien court. Il ne dirait tout simplement pas des choses que l'on souhaiterait entendre. Après tant d'années d'autosatisfaction, pourrait-il en être autrement? N'oublions pas que nous vivons dans une partie du monde où un frère enseignant est devenu célèbre à la suite de la publication d'un collage de textes.

Non, je ne trouve pas tellement amusant de vivre en complaisance. Il y a des rires partout, mais pas de légèreté. Il y a belle lurette que je ne trouve plus drôles les accrocs que l'on fait à la langue. Bien sûr, je crois qu'on peut se moquer de tout. De la mort, de la misère, de l'amour, de la religion, aucune barrière n'est permise en ce domaine. Mais il y a la manière. Plus on est de fous, etc. Je veux bien. Encore faut-il que les fous en question ne se dérident pas dans une atmosphère de taverne, secoués par des rires obtenus par l'utilisation d'un langage primaire et souvent scatologique. Il y a des jours où je préfère nettement l'esprit de sérieux. Ça me permet de mieux accueillir l'humour lorsqu'il se présente.